

**Jane Austen, *Orgueil et Préjugés*, édité et traduit par Pierre Goubert, Paris, Gallimard, 2007, 469 p.**

À sept ans d'intervalle, les éditions Gallimard publient deux traductions différentes du roman le plus connu de Jane Austen, *Orgueil et préjugés*. Après celle de Jean-Paul Pichardie, parue en 2000 dans le premier volume de la Pléiade des *Œuvres romanesques complètes* de Jane Austen, sous la direction de Pierre Goubert, en voici une nouvelle en 2007, dans la collection Folio classique, due à Pierre Goubert lui-même. Cela n'est guère conforme à la tradition de la maison, qui reprend généralement en format de poche des romans qui ont eu les honneurs de la prestigieuse collection. Quelles que soient les causes de cet écart, nous n'avons pas à nous plaindre de cette abondance de biens ! D'autant que la traduction nouvelle présente une sobriété qui est bien dans l'esprit de la romancière anglaise.

Pierre Goubert est un des spécialistes reconnus de Jane Austen en France, et son édition met au service du lecteur toute son expérience, tout son savoir, pour apporter des éclaircissements et des précisions indispensables sur le contexte historique, social, littéraire. Nous trouvons en lui un guide très sûr et très utile.

Sa préface substantielle comporte des développements nécessaires sur la genèse du roman, d'abord rédigé en 1797 sous le titre « Premières impressions », puis réécrit en 1813 sous le titre que nous lui connaissons, ce qui peut expliquer une double façon de l'aborder. Elle revient sur l'accusation longtemps portée contre la romancière, qui manquerait d'expérience et d'imagination, alors que son objectif essentiel est le respect minutieux de la réalité qu'elle connaît et de la vérité. Ses remarques sur l'ironie austénienne sont justes et bien inspirées. Elles pourraient s'étendre à la technique narrative et aux subtilités du style indirect libre, où cette ironie s'exprime aussi. L'ensemble du travail d'édition est de grande valeur, et contribue à recommander ce volume.

Deux remarques, néanmoins, en guise de conclusion. D'une part, Goubert fait assez peu de cas d'un nouveau champ qui intéresse la critique : celui des adaptations des romans à la scène et surtout à l'écran. Elles ont pourtant bien renouvelé la question de la réception, et elles sont souvent, pour beaucoup de lecteurs, une première étape vers la découverte de la romancière. D'autre part, on ne peut pas lire son développement sur « Jane Austen et la société patriarcale », dans sa préface, sans constater son désaccord profond avec le discours insistant de la critique féministe, qui voudrait faire de Jane Austen une révolutionnaire ébranlant les colonnes du temple

patriarcal. Certes, il ne faut pas la confondre avec Mary Wollstonecraft. Et Goubert a d'excellentes raisons de présenter Jane Austen comme une romancière conservatrice. Dans le débat de son temps, elle se range clairement du côté des défenseurs de l'ordre social traditionnel, qu'il s'agit de préserver pour les générations futures, et non du côté des révolutionnaires, insensibles aux dangers de la subversion. Mais cela suffit-il à invalider définitivement tout le discours de la critique féministe sur Jane Austen ? N'y a-t-il aucune synthèse possible entre deux types de lecture ? Continuerait-on de lire ses romans avec autant d'intérêt s'ils présentaient un discours conservateur univoque ? Derrière leur apparente simplicité, ne cachent-ils pas une véritable complexité, s'ils dénoncent aussi des injustices dont les femmes sont victimes ?

Alain Jumeau